

## *INTRODUCTION*

### **« EN MA FIN EST MON COMMENCEMENT »**

Retracer le destin de la première reine décapitée de l'histoire moderne, c'est conter la mésaventure d'une souveraine évadée de son pays et exécutée dans le royaume où elle avait trouvé refuge. C'est aussi s'interroger sur les relations subtiles – un étrange mélange de crainte et d'admiration – qui se sont tissées au fil des années entre la reine Tudor et la souveraine déchue d'Écosse ; une amitié d'autant plus complexe que les deux têtes couronnées ne se sont jamais rencontrées...

Épilogue paradoxal : la fille bâtarde d'Henri VIII a finalement eu raison de sa cousine, reine douairière de France et prétendante au trône d'Angleterre. Petite-fille de Marguerite Tudor (la sœur aînée d'Henri VIII), Mary Stuart est en effet plus légitime que sa cousine, laquelle est née d'Anne Boleyn, compagne d'Henri VIII condamnée à mort pour adultère. Quoi qu'il en soit, Mary Stuart a beau être la descendante légitime des Tudor, elle est, pour les Anglais, la veuve de François II.

En 1561, après treize ans d'absence, la fille de Marie de Guise et de Jacques V regagne l'Écosse. Si son énergie, sa grâce et son intelligence sont

vantées par ses admirateurs et ses ennemis, ses accès d'humeur, sa naïveté politique et ses volte-face à répétition sont dénoncés par tout un chacun. Plus ambitieuse que fanatique, Mary a toujours caressé un rêve : devenir reine d'Angleterre. Son seul désir : être reconnue par sa cousine comme héritière, quitte à renier ses idées et ses croyances.

Les premières années de règne de Mary sont d'ailleurs la preuve de son absence de fanatisme religieux. Loin de vouloir rétablir le catholicisme en Écosse, elle tend la main aux protestants de John Knox, prédicateur qui n'hésite pas à déclarer que la messe est « plus dangereuse que dix mille hommes ». Cinq ans plus tard, Mary est chassée de son pays par ces mêmes protestants aux cris de : « À mort la putain, la sorcière. »

Quand Mary abdique à l'âge de vingt-cinq ans, elle est accusée de tous les maux. Meurtrière, femme adultère, idolâtre, elle quitte à jamais la terre d'Écosse avec une image déplorable. À force de vouloir plaire à tout le monde, Mary Stuart s'est aliéné l'ensemble de son peuple. Après s'être évadée du château de Loch Leven, la reine déchue gagne la terre d'Angleterre au soir du dimanche 16 mai 1568. Sans le savoir, elle referme à jamais la page écossaise de son histoire. D'Angleterre, à défaut de trône, elle ne connaîtra que les geôles : pas moins de dix-neuf ans passés sous la surveillance de sa « bonne sœur et entière amie »...

De la couronne de France abandonnée à la couronne d'Angleterre convoitée (en passant par la couronne d'Écosse confisquée), l'histoire de Mary Stuart est celle d'une reine catholique déchue, emprisonnée et exécutée en terre étrangère par la cousine qu'elle vénérât le plus. Non seulement

elle n'a jamais pu s'asseoir sur le trône d'Angleterre, mais elle a été chassée du sien. Son destin brisé brasse près d'un demi-siècle de confrontations dynastiques, de soulèvements nationalistes et de conflits religieux en Europe. Sans avoir réellement régné, Mary est en effet l'enjeu d'un triple duel opposant simultanément les catholiques aux protestants, les Stuarts aux Tudors et les Espagnols aux Anglais. Plongée en pleine guerre civile, la France ne joue qu'un rôle mineur dans les intrigues qui se nouent. Au milieu de cet imbroglio politico-dynastique, Mary se trouve en conflit avec son propre fils, le dénommé Jacques VI. À aucun moment, celui-ci n'interfère auprès d'Elizabeth I<sup>re</sup> pour sauver sa mère; au contraire, il refuse même de partager le pouvoir avec elle.

Dès 1580, le sort de la reine déchuée inquiète de plus en plus les chancelleries européennes. Son image de meurtrière et d'adultère s'estompe. Mary Stuart fait désormais figure d'héroïne de la foi. Incontestablement, l'Espagne de Philippe II se pose en leader du front anti-élisabéthain. Au-delà de la prisonnière royale, les défenseurs de la cause marianiste érigent leur idole en véritable victime du protestantisme. Décidé à agir « pour la seule gloire de Dieu », le souverain catholique Philippe II envisage sérieusement un débarquement espagnol sur les côtes anglaises. Il s'agit d'en finir avec l'hérésie anglicane et de libérer la captive papiste.

En 1586, les perspectives de renversement du régime des Tudors et les risques d'internationalisation de l'affaire écossaise assombrissent l'horizon de la prisonnière. Pis encore, Mary Stuart serait la complice d'un projet d'assassinat de la reine d'Angleterre. Autant d'éléments qui poussent

Elizabeth à agir. Il faut se rendre à l'évidence : tant que Mary vivra, la reine ne sera jamais en sécurité.

Après avoir sauvé sa cousine à deux reprises, la souveraine anglaise se résout à l'impensable : l'exécution d'une reine. En août 1586, Mary Stuart est explicitement accusée d'attenter à la sécurité du royaume d'Angleterre et à la vie de Sa Majesté. Son sort est désormais scellé...

Victime ou coupable, celle qui fut reine de France et reine d'Écosse a toujours clamé son innocence. Décapitée à l'âge de quarante-quatre ans, la captive de Fotheringay devient, au lendemain de la journée tragique du 8 février 1587, une martyre de la foi : sa mort héroïque fait d'elle un mythe...

PROLOGUE

DE L'INDOMPTÉE CALÉDONIE  
À L'ÉCOSSE TURBULENTE DES STUARTS

*«L'Écosse, c'est l'Angleterre en pire.»*

Samuel Johnson (1709-1784)

Pictes, Scots, Angles, Bretons, Celtes et Vikings ont successivement occupé l'Écosse, une terre sauvage, lointaine, pauvre, montagneuse et franchement inhospitalière. Un pays battu par des pluies glacées, noyé dans le brouillard, percé de multiples lacs et perdu aux confins septentrionaux de l'Europe ; un lieu de fission et de sécession. Son histoire chaotique est émaillée d'usurpations, de révoltes et de guerres, entre faits avérés et légende, réel et imaginaire, culture et nature. Riche des montagnes les plus vieilles du monde, la terre d'Écosse est découpée de multiples côtes et creusée d'incroyables vallées ; on peuple ses châteaux de fantômes et ses lacs de monstres. Tour à tour redoutée, convoitée et châtiée, elle subit l'Histoire plus qu'elle ne la fait.

Malheureusement, la géographie a fait de cette terre le pays limitrophe de l'une des plus grandes puissances du monde. Oscillant entre la romance et la tragédie, elle voit son destin confisqué au profit

de son puissant voisin du sud. Adossée à la perfide Albion, la « porte arrière de l'Angleterre » est en effet un espace sous surveillance. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, on ne compte plus les incursions anglaises au-delà de la rivière Tweed. Les relations bilatérales entre les deux pays sont rythmées par plus de quatre siècles de luttes émaillées d'improbables trêves. L'isolement de l'Écosse la contraint par ailleurs à rechercher de puissants alliés continentaux, la France et l'Espagne.

Pourtant, les Écossais ne parviennent pas à s'unir pour contrecarrer les ambitions des grandes puissances. À l'image de leur pays constellé d'îles et de rivières, ils brillent par leurs querelles intestines. La logique des clans prime celle de l'autorité royale. Existe-t-il même un sentiment national écossais ? Face à la couronne d'Angleterre, leur adversaire commun, les ligues peinent encore à trouver un terrain d'entente... Une coalition d'autant plus difficile que la plupart des nobles sont d'origine normande ou anglaise. L'union avec l'Angleterre est le plus souvent préférée à la confrontation. Par ailleurs, il n'existe pas de réelle subordination à la monarchie, elle-même plus souvent encline à une alliance avec Paris qu'avec Londres. Dans cette contrée sauvage dominée par la rivalité des grandes familles, la royauté n'est qu'un leurre : elle ne dispose ni de trésor ni même d'armée ou de garde prétorienne ; sa seule richesse s'évalue en cheptels ovins.

Le véritable pouvoir est l'apanage des clans. Des Hamilton aux Douglas en passant par les Campbell, les Hepburn et autres Gordon, le siècle de Mary Stuart consacre le triomphe des ligues, réminiscence lointaine des tribus pictes. La lutte entre clans, royauté et aristocratie est en effet constante :

«Ils passent tout leur temps à guerroyer, et quand il n'y a pas de guerre, ils se battent entre eux<sup>1</sup>.»

Bien évidemment, l'Angleterre sait tirer parti de ce manque de cohésion. Profitant de sa nette supériorité démographique et technologique, elle donne régulièrement des leçons militaires aux vaillants mais inefficaces Écossais. Face aux charges de la cavalerie anglaise, les hommes du Nord ne peuvent opposer que leur volonté d'en découdre et leur courage. Au seul <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, les batailles de Flodden Field, Solway Moss et Pinkie Cleugh résonnent comme autant de désastres écossais.

La mésaventure de Mary Stuart traduit à elle seule le destin de l'Écosse, celui d'une lutte constante pour préserver l'indépendance d'un pays en mal d'unité. Reine sans couronne expatriée en France, la fille de Jacques V Stuart est chassée par les siens avant de rejoindre les géôles du pays dans lequel elle a trouvé refuge. Ironie du sort, la prisonnière la plus célèbre de la Renaissance ne s'est jamais battue pour l'Écosse, mais pour servir ses propres intérêts. Un lamentable échec. Du château de Linlithgow à la forteresse de Fotheringay, le destin de la reine décapitée est à l'image de celui de l'Écosse : une histoire confisquée...

### *La question picte*

Au temps des Romains, l'Écosse, alors appelée «Calédonie», apparaît déjà comme une terre étrange et rebelle ; indiscutablement, elle marque les limites du monde civilisé et l'échec d'une conquête, celle

---

1. Auteur anonyme du début du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle.

d'un empire pourtant au faîte de sa puissance. Plus au sud, «l'Angleterre» est elle-même l'expression d'une romanisation inachevée. Selon les mots de Tacite, la Bretagne est la «terre la plus écartée et le dernier boulevard de la liberté. Il n'y a plus de peuples au-delà, rien que des flots et des rochers».

Des Silures aux Brigantes en passant par les Icéniens, les Bretons forment encore une constellation de peuples insoumis capables de brandir l'étendard de la révolte à tout moment, comme en témoigne le soulèvement de Boudicca. Sous le règne de Néron, en l'an 61, les Icéniens profitent de l'épineuse question successorale pour défier l'ordre romain abhorré. En l'espace de quelques semaines, les centres urbains de Camulodunum, Londinium et Verulanium sont mis à sac. Les détachements de légionnaires et de fonctionnaires romains y sont littéralement massacrés. L'historien Dion Cassius évoque le chiffre hallucinant de soixante-dix mille victimes. Seul le retour précipité du légat Suetonius Paulinus de l'île d'Anglesey permet de mettre fin à la révolte. La reine Boudicca est alors contrainte au suicide...

Le soulèvement icénien est symptomatique de l'échec de la romanisation du territoire breton (l'aventure romaine survit pourtant trois siècles et demi à la révolte de Boudicca). Plus au nord, le mode de vie des Calédoniens demeure énigmatique : on ne connaît rien de leur langue d'origine ou de leurs structures sociopolitiques. Pour les légionnaires romains, les Pictes du Nord sont d'horribles barbares vêtus de peaux de bêtes, aux mœurs incertaines et se livrant à d'odieuses pratiques cannibales. S'aventurer sur leur terre est synonyme de nouvelle traversée de la Manche. La couleur bleue



qui habille les visages pictes n'est autre que celle de l'enfer.

Pourtant, le général Agricola décide de braver le danger en 84 de notre ère. Une génération tout juste après la révolte de Boudicca, les troupes romaines franchissent la Tyne et infligent une sévère défaite aux Calédoniens : c'est la confrontation mémorable du mont Graupius, où l'on ne dénombre que trois cent soixante morts romains contre environ dix mille cadavres dans les rangs ennemis. La victoire est éclatante, mais malheureusement sans lendemain. À peine le danger picte est-il (provisoirement) écarté que de nouveaux troubles surgissent à la frontière du Danube. Rome est alors contrainte de rapatrier ses troupes sur le continent et de réviser ses ambitions de conquête de la partie septentrionale de la Bretagne.

À défaut d'avoir définitivement raison des Calédoniens, les Romains se contentent de les contenir en construisant deux lignes de démarcation. Dans un laps de temps de moins de trente ans, deux murs sont ainsi édifiés à la hâte pour prévenir tout danger d'invasion nordique. Le premier est long de 117 kilomètres ! Construit entre 122 et 127 de notre ère, il relie l'isthme de Solway à celui de la Tyne. Ce « mur d'Hadrien » est une succession de camps fortifiés, de tours de guet et de fortins protégés par un fossé capable d'arrêter les offensives barbares. Dès 142, l'empereur Antonin emboîte le pas de son prédécesseur en bâtissant un nouveau mur entre l'estuaire de la Clyde et le golfe de Forth. Cette nouvelle construction nécessite trois années de travaux. Appelée « ligne Clota-Borotria », elle est édifiée à une centaine de kilomètres au nord de l'ancien mur d'Hadrien. Moins long et plus élémentaire que le

mur précédent, l'ouvrage d'Antonin marque l'avancée la plus septentrionale des troupes romaines. La pierre se substitue au bois, preuve du renoncement de Rome à poursuivre plus au nord son entreprise de colonisation...

### *Et les Bretons franchissent le mur d'Antonin*

Plus redoutables que les Germains, plus imprévisibles que les Parthes et plus belliqueux que les Ibères, les Pictes inspirent crainte et effroi. Sur la liste de Vérone<sup>1</sup>, version romaine de «l'axe du mal» de George W. Bush, ils figurent parmi les peuples les plus menaçants. On les craint d'autant plus qu'ils dérogent aux règles classiques de la guerre. Loin de rechercher les batailles rangées qu'affectionnent les légions, les guerriers du Nord privilégient les embuscades et les guet-apens<sup>2</sup>. Profitant du relief escarpé de leur terre, ils campent ainsi de longues heures derrière les rochers, attendant le moment propice pour attaquer les colonnes ennemies. Cette stratégie compense leur manque de discipline et leur nette infériorité technologique.

Par deux fois au cours de l'interminable iv<sup>e</sup> siècle impérial, les Pictes ravagent la Bretagne romaine. En 305 et 364, des incursions meurtrières sont menées en deçà du mur d'Hadrien. Les invasions barbares qui ponctuent le dernier pan de l'aventure romaine changent la donne. Au cours de l'hiver

---

1. Établie en 310 de notre ère.

2. À l'image du désastre franc dans l'étroit défilé de Roncevaux où, en 778 de notre ère, le paladin Roland et ses preux chevaliers succombèrent sous les assauts répétés des Basques.

406-407, soixante mille Germains franchissent le Rhin. La victoire inespérée de l'empereur Julien sur les forces de Chnodomaire (bataille de Strasbourg) est un faux-semblant. Quatre ans plus tard, la Ville éternelle est pillée par les troupes barbares du Wisigoth Alaric : un événement qui ne s'était pas produit depuis plus de sept siècles ! La même année, l'empereur Honorius recommande aux Bretons d'assurer leur propre défense... C'est l'épilogue de quatre siècles de domination romaine.

Profitant de l'affaiblissement de l'Empire sur le continent, les Saxons, les Angles et les Frisons mènent d'incessantes incursions en Bretagne romaine. En 425, le roi breton Vortigern ne peut lutter seul face aux redoutables Pictes. À défaut de légions aguerries, il fait appel aux Angles et aux Saxons d'Hengist et d'Horsa : une initiative malheureuse. L'alliance est en effet de courte durée. S'installant dans un premier temps dans le Kent, les « sauveurs » des Bretons ne tardent pas à se retourner contre eux. Mécontents de leurs conditions de vie, les Saxons saccagent les villes et contraignent leurs habitants à fuir vers l'ouest mais aussi vers le nord. D'aucuns se réfugient dans les Cornouailles ou en Irlande ; d'autres n'hésitent pas à franchir la Manche ou à s'installer au-delà du mur d'Antonin, dans le sud-ouest de l'actuelle Écosse.

### *De la terre des Pictes au pays des Scots*

Les invasions barbares, les migrations des Bretons de Strathclyde, des Scots du royaume de Darialda et des Angles de Northumbrie remodelent la géopolitique du territoire des Pictes. Cette arrivée

massive de population fait entrer la sauvage Calédonie dans l'Europe chrétienne. À la fin du iv<sup>e</sup> siècle, une première église est fondée à Whitborn et, sous l'impulsion de saint Ninian, le christianisme s'implante au-delà du mur d'Antonin. Deux siècles plus tard, saint Colomban débarque sur l'île d'Iona. L'évangélisation des Pictes se conjugue alors avec l'expansionnisme des Scots<sup>1</sup>.

Venus des terres d'Irlande, ces derniers ne tardent pas à imposer leur domination aux Pictes. Installé initialement dans l'embouchure de la Clyde, ce peuple belliqueux contient les Bretons, repousse les Angles et parvient à maîtriser les intrépides Pictes des Highlands («hautes terres»).

À l'orée du ix<sup>e</sup> siècle, une ère de collaboration et d'unité concrétisée par des mariages entre les deux dynasties<sup>2</sup> succède à cette longue période de confrontation. Au cours des années 820-830, les Pictes et les Scots font front commun face à un nouvel ennemi venu de la mer : les Vikings. Pourtant, malgré leurs efforts, les Shetlands, le Sutherland, le Darialda, mais aussi l'estuaire du fleuve Clyde, les Orcades et les Hébrides extérieures passent sous domination normande. En 839, la coalition «écossaise» est écrasée par ces redoutables guerriers. La noblesse pictes est décimée ; le roi et son frère périssent sur le champ de bataille.

Faute d'héritier mâle, le trône pictes reste vacant ; s'ensuit une querelle de succession au cours de laquelle le Scot Kenneth Mac Alpin affirme ses

---

1. Le terme même de Scotii dérive d'un verbe irlandais signifiant «faire un raid».

2. À titre d'exemple, le roi Oengus II est le fils du roi scot Fergus et d'une princesse pictes.

prétentions. Sans le vouloir, les Vikings favorisent ainsi l'emprise définitive des Scots sur les Pictes. Fils d'une princesse picte, Kenneth met en avant le système matrilineaire picte pour imposer son autorité. Une légende lui attribue la responsabilité de l'assassinat des autres chefs pictes, lors d'un banquet censé sceller l'union des anciens ennemis et célébré en 842.

Ainsi les deux peuples de l'ancienne Calédonie sont-ils réunis sous le sceptre des Scots. Preuves de cette nouvelle suprématie : l'attribution d'un nouveau nom à cette terre inhospitalière et la disparition totale de la langue picte. Le nouveau roi établit même sa capitale, Scone, dans l'ancien territoire picte. La partie septentrionale de la Bretagne devient le « royaume d'Alba » et le « pays des Scots »...

### *Le défi Plantagenêt*

Durant les deux siècles qui suivent « la trahison de Kenneth », les nouveaux maîtres de l'Écosse composent avec les Vikings<sup>1</sup>, lesquels occupent les îles et se heurtent aux Anglais au sujet de la Northumbrie : c'est le début d'un long conflit avec la perfide Albion. La tragédie de Mary Stuart prend en effet ses racines dans cette longue lutte d'influence entre les deux principales entités politiques de la grande île. Unis par la nature, les deux pays sont désunis par la culture. Autant le pouvoir royal s'est affermi

---

1. Selon le traité de Tarbert signé en 1098, le roi Edgar cède à Magnus Barefoot, roi de Norvège, « toutes les îles autour desquelles un bateau pourrait naviguer ». Le successeur de Magnus prend le titre de « seigneur des îles ».